

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Mouchette, misère et grandeur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74, p. 120-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Mouchette, misère et grandeur

Dans un cahier consacré à quelques aspects de la vocation et de l'activité humaines, il peut sembler étrange, voire déplacé, de nous pencher sur un roman tel que *Nouvelle Histoire de Mouchette*. Et pourtant ! Bernanos¹ avouait qu'il serait capable de raconter un grand nombre d'histoires analogues. Car, si Mouchette est née en lui à partir de la contemplation de pauvres Espagnols, « les mains sur les genoux, le visage couvert de poussière, mais droits, bien droits, la tête levée, avec cette dignité qu'ont les Espagnols dans la misère la plus atroce »², qu'on allait fusiller gratuitement, elle est devenue aussitôt à ses yeux l'image de la plupart d'entre nous : « J'ai été frappé par cette impossibilité qu'ont les pauvres gens de comprendre le jeu affreux où leur vie est engagée »³. En 1936, ces malheureux se trouvaient engagés, à leur insu, dans une bataille que se livraient des puissances politiques, comme nous-mêmes sommes pris à l'intérieur d'un redoutable combat où s'affrontent Dieu et Satan et dont nous sommes l'enjeu, appelés à consentir librement à l'amour ou à nous laisser absorber par la haine, ce lac de boue⁴.

¹ Nous célébrons, cette année, le trentième anniversaire de la mort de Bernanos.

² Interview accordée à A. Rousseaux, publiée le 17 juin 1937 dans *Candide*. On trouve un extrait dans les notes de la Pléiade, 1852, et le texte dans Estève : *Bernanos*, 243-246. Voir aussi *Les grands cimetières sous la lune*, 72-73.

³ *Ibid.*, Pl. 1852.

⁴ Voir dans *Le Crépuscule des vieux* : Une vision catholique du réel, 21 et ss. On lit dans *Journal d'un Curé de campagne* : « Dans la haine que les pécheurs se portent les uns aux autres, dans le mépris, ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agrègent, ils se confondent, ils ne seront plus un jour, aux yeux de l'Éternel, que ce lac de boue toujours gluant... », Pl. 1139.

il existe diverses manières de saisir l'homme, d'en aborder la nature. La fascination qu'exercent aujourd'hui les sciences humaines (avec leur prétention d'exactitude exhaustive) risque fort de faire passer sous silence, puis finalement d'en abolir le mystère. Si l'homme peut être étudié en histoire, en psychologie, en biologie, en morale, il déborde néanmoins de toutes parts ces disciplines. Et Bernanos vivait, à juste titre, avec la conviction que le vrai lieu de l'être humain est le mystère de sa vie en Dieu : ce qui suppose l'existence en l'homme d'une âme, d'une âme immortelle et dont il ait le courage de se sentir fier. Mais « on ne comprend rien à l'homme si on l'imagine naturellement fier de ce qui le distingue ou paraît le distinguer des animaux. L'homme moyen n'est nullement orgueilleux de son âme, il ne demande qu'à la nier, il la nie avec un soulagement immense, comme on s'éveille d'un terrible rêve (...). Les hommes de la masse recommencent à chercher un terrain vague, un coin de rue où perdre leur âme immortelle, avec l'espoir que personne ne la leur rapportera »⁵. C'est que — et Bernanos le souligne avec passion — la création est d'abord un mystère d'amour, Dieu n'ayant pas voulu « nous faire irresponsables, je veux dire incapables d'amour, car il n'y a pas de responsabilité sans liberté et l'amour est un choix libre, ou il n'est rien »⁶. En sorte que l'homme ne peut être compris, en ce qu'il a de plus grand et de plus profond, que s'il est considéré à partir de l'éternité et s'orientant librement vers elle. La personne humaine comme son existence se nouent dans un acte suprême (qui peu à peu prend son visage définitif) à la faveur de décisions quotidiennes, celles-ci s'enracinant invisiblement dans l'amour ou la haine de Dieu, dont l'homme n'a jamais qu'un obscur pressentiment.

Le regard du romancier

Ce roman bernanosien, qui exceptionnellement se trouve dénué d'allusion à une présence divine et sans le personnage du prêtre, nous conduit néanmoins au cœur de la grandeur tragique d'une destinée humaine où, sans cesse, retentit l'appel actif et souvent méconnaissable

⁵ *La Liberté pour quoi faire ?*, 323 et ss.

⁶ *Ibid.*, 274.

de Dieu dans un monde organisé pour le désespoir. Bernanos, comme l'écrit Albert Béguin avec son habituelle perspicacité, « d'un bout à l'autre du récit, parle de Mouchette avec une telle tendresse qu'il est impossible de ne pas deviner à chaque minute, penché sur l'enfant abandonnée, un regard de compassion totale, absolument semblable au regard des prêtres bernanosiens ; ce regard c'est celui du romancier qui est présent à ce drame comme un personnage invisible. S'il n'y a pas de prêtre dans ce roman, c'est que nulle part Bernanos n'a plus pleinement assumé lui-même le rôle sacerdotal »⁷. Tout prêtre, digne de ce nom et fidèle à sa mission, par-delà les inévitables médisances des malveillants, par-delà même les calomnies, sait d'expérience « qu'on ne saurait expliquer les êtres par leurs vices, mais au contraire par ce qu'ils ont gardé d'intact, de pur, par ce qui reste en eux de l'enfance, si profond qu'il faille chercher »⁸. Cela implique naturellement un regard qui se confonde avec le regard même du Christ en croix, grâce à la foi, à l'espérance et à la charité. Nous sommes ici à mille lieues de toute curiosité, laquelle n'est que savoir sans amour. Le regard dont il s'agit est connaissance animée d'une volonté farouche d'aimer l'autre pour lui-même, de tenter de le délivrer du péché. Il suppose un dépouillement complet, un renoncement à soi, un effacement de la conscience psychologique, visant à supprimer tout obstacle entre le Christ et le prochain abordé. « Il faudrait n'être qu'un cristal, une eau pure. Il faudrait qu'on vît Dieu à travers. »⁹ Cette radicale pauvreté intérieure des grandes âmes permet l'épanouissement de leur charité, de leur « surnaturelle compassion (qui) semblent les porter d'un coup au plus intime des êtres. La charité comme la raison est un des éléments de notre connaissance »¹⁰, elle nous aide, dans la foi — « couronne d'épines qui nous fait participants (trop souvent malgré nous, hélas !) à la Très Sainte Agonie »¹¹ — à lever le voile sur le jeu affreux où la vie des hommes est engagée, à leur permettre de discerner les puissances opposées, qui les sollicitent et les entraînent vers le bien ou vers le mal,

⁷ A. Béguin, *Bernanos par lui-même*, 80.

⁸ *Lettre aux Anglais*, 74. Que l'on songe, par exemple, à Séraphita Dumouchel, à Chantal et à la Comtesse de *Journal d'un Curé de campagne*.

⁹ *La Joie*, Pl. 603.

¹⁰ *Sous le Soleil de Satan*, Pl. 198-199.

¹¹ *Le Chemin de la Croix-des-âmes*, octobre 1944, 447.

que l'on finit par aimer pour lui-même¹². Le regard du romancier naît, par la foi, des profondeurs divines et descend, avec une extrême délicatesse, jusqu'aux profondeurs divines de l'homme, où il dépose l'appel au risque à courir, l'appel à faire face, l'appel à la plus grande et à « la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme » : l'espérance¹³. Or, pour Bernanos, ce sont les pauvres qui ont le secret de l'espérance.

La voix du romancier

Mais — pour reprendre la distinction de Péguy — Mouchette appartient moins au monde de la pauvreté qu'à celui de la misère. Elle se trouve enfouie dans le végétatif et l'instinctif. Bernanos pénètre dans son enfer, assume son destin. A une Mouchette incapable de penser, de réfléchir, de connaître ce qui se passe en elle, parvenant peu ou mal à l'expression¹⁴, Bernanos, humblement, donne son intelligence, son cœur, sa sensibilité. Il lui permet de se dire en vérité, de parvenir au monde de l'expression. Leurs deux voix ne font merveilleusement qu'une parole dans le roman qui veut décrire « l'éveil désespéré du sentiment de la pureté chez une enfant misérable — d'une pureté toute charnelle, bien entendu, car elle ne saurait discourir de cette vertu avec les théologiens »¹⁵. Elle ignore absolument que cette pureté, à laquelle elle aspire de toutes les forces de son être passionné et farouche, n'est pas d'abord son intégrité physique, mais bien « l'élément natal (...) cette lumière

¹² « Chacun de nous — ah ! puissiez-vous retenir ces paroles d'un vieil ami ! — est tour à tour, de quelque manière, un criminel ou un saint, tantôt porté vers le bien, non par une judicieuse approximation de ses avantages, mais clairement et singulièrement par un élan de tout l'être, une effusion d'amour qui fait de la souffrance et du renoncement l'objet même du désir, tantôt tourmenté du goût mystérieux de l'avilissement, de la délectation au goût de cendre, le vertige de l'animalité, de son incompréhensible nostalgie (...). Le mal, comme le bien, est aimé pour lui-même, et servi. » *Sous le Soleil de Satan*, Pl. 221. Voir également : *Le Crépuscule...*, 58.

¹³ *La Liberté...*, 132.

¹⁴ Citons, parmi une multitude de notations analogues : « La malheureuse ne dispose que d'un certain nombre d'idées élémentaires que son vocabulaire est encore trop court pour exprimer. » *Nouvelle Histoire de Mouchette*, Pl. 1305, ou édition Le livre de poche, 95.

¹⁵ Lettre à Belperron, 3 juin 1936.

incrée qui baigne la création tout entière »¹⁶, la connaissance surnaturelle de soi-même en Dieu. Aux yeux de Bernanos, si Mouchette (et en elle nous pouvons, nous devons même contempler les méfaits de la misère qui gangrène le monde : son misérable destin ne fait que refléter la fondamentale misère, la tragédie de la condition humaine), si Mouchette ignore ainsi en quoi consiste la véritable pureté, c'est qu'elle vit au sein d'un univers où « on ne croit plus, parce qu'on ne désire plus croire. Vous ne désirez plus vous connaître. Cette vérité profonde, la vôtre, ne vous intéresse plus »¹⁷. Mouchette se trouve prise à l'intérieur d'une conspiration contre le mal, non pas pour le détruire, mais pour le déguiser. A elle, comme à tous ses semblables, on a volé les mots essentiels qui permettent de nommer ce qui leur manque fondamentalement. « Vous avez scellé le nom de Dieu au cœur du pauvre » reproche avec force le curé de Fenouille au médecin, porte-parole de la mentalité moderne¹⁸, sûre d'elle-même et de sa raison athée. Au cours d'un autre entretien, les deux hommes continuent de s'affronter au sujet du Maire de Fenouille, misérable dévergondé, lubrique, sans foi ni loi, mais rongé d'un obscur appel à la réconciliation avec lui-même, au salut, à une sorte de renaissance qui lui permette de sortir de soi. Pour le médecin, il ne peut s'agir que d'un obsédé sexuel banal ; pour le prêtre, il y va de tout autre chose. « Vous aurez un jour la preuve qu'on ne fait pas au surnaturel sa part (...). Lorsque vous aurez tari chez les êtres non seulement le langage mais jusqu'au sentiment de la pureté, jusqu'à la faculté de discernement du pur et de l'impur, il restera l'instinct. L'instinct sera plus fort que vos lois, vos mœurs. Et si l'instinct même est détruit, la souffrance subsistera encore, une souffrance à laquelle personne ne saura plus donner de nom, une épine empoisonnée au cœur des hommes (...). Plus que l'obsession de l'impur, craignez donc la nostalgie de la pureté (...). L'amour de la pureté, voilà le mystère ! L'amour chez les plus nobles, et chez les autres la tristesse, le regret, l'indéfinissable et poignante amertume plus chère au débauché que la souillure elle-même »¹⁹.

¹⁶ *La Liberté...*, 287.

¹⁷ *Journal...*, Pl. 1129.

¹⁸ *Monsieur Ouine*, Pl. 1509.

¹⁹ *Ibid.*, Pl. 1525-1526.

Cette longue citation, malgré les coupures faites à contrecœur, se justifie par la lumière qu'elle jette sur la pensée de Bernanos. Il saisit l'homme dans sa plénitude visible et invisible. Nous trouvons le niveau de la **conscience** sinon claire du moins réfléchie, où l'homme éprouve un désir incoercible qui le soulève vers tout ce qui est grand, noble, beau, digne d'être recherché. Le **langage** vient alors à point nommé pour traduire ce qui est vécu et conçu : cette aspiration à la grandeur. Si les mots se désagrègent, faute de réalité pour les vivifier du dedans, demeure le **sentiment** obscur, ineffable, mais vivant de cette réalité. Le sentiment lui-même aboli nous fait passer sur l'autre versant de l'homme, celui qui l'apparente aux animaux (ou aux anges). Après le langage qui exprime les mouvements de l'esprit, après le sentiment qui en fait part à sa manière (à la fois peut-être plus profonde et aussi plus obscure), nous trouvons **l'instinct**, plus aveugle encore, plus sourd et plus enfoui que le sentiment, et dont l'homme ne parvient plus à préciser la signification, ni la valeur, ni l'orientation. Et s'il faut descendre davantage encore, il reste la **souffrance**, inscrite dans la chair : souffrance généralisée que l'homme ressent sans en connaître la cause. Les analyses du grand psychanalyste autrichien V. Frankl tendent à montrer l'existence en l'homme — sujet non seulement libre, mais responsable — d'une orientation foncière vers la signification et d'une aspiration aux valeurs. Ce qui signifie que l'homme n'est pas réductible à un déterminisme pulsionnel, ni à l'aspiration au plaisir.

Ceci nous permet de préciser l'intuition de Bernanos. La nostalgie de la *pureté* relève de l'instinct du surnaturel, alors que l'obsession de l'impur appartient à l'univers de l'instinct naturel. Mais si le désir de Dieu ne peut plus se manifester ni s'accomplir dans un monde qui scelle et abolit le nom même de Dieu dans le cœur des pauvres, il cherchera, aveuglément, une issue dans l'instinct naturel : « J'ai toujours pensé qu'un moment viendra où le surnaturel trouverait une voie hors du domaine qui lui est propre »²⁰. Nous pouvons ainsi mieux percevoir la signification des propos tenus par le curé d'Ambricourt à Chantal : « Le monde du péché fait face au monde de la grâce ainsi que l'image reflétée d'un paysage, au bord d'une eau noire et profonde »²¹.

²⁰ *Ibid.*, Pl. 1508. La nostalgie de la pureté pousse Mouchette à se rouler dans la boue : cf. Pl. 1281 ; 1316 [1338].

²¹ *Journal...*, Pl. 1138-1139. Voir 1143 : le monde du mal « est, il ne sera toujours

Nous voilà en mesure de considérer, de façon certes trop hâtive et partielle, combien l'instinct de Dieu, le grand rêve de Mouchette se reflète dans le mauvais rêve des autres. Ne pouvant en percevoir la qualité négative, elle se laissera tromper, fasciner et attirer par lui, mais à l'heure où le mal « cette énorme aspiration du vide, du néant » croira triompher de la pauvre fillette, c'est la miséricorde de la douce et toute-puissante pitié de Dieu qui l'emportera.

Solitude et attente

Les premières pages du roman nous présentent une petite fille qui s'ouvre au monde et communie à lui par, de façon privilégiée, les sens de l'ouïe et de l'odorat — tandis que la vieille Philomène qui se situe à l'opposé spirituel de Mouchette sera tout regard, regard dévorateur, car tout curiosité —. Petit être, infiniment pauvre, démuné de tout, elle est, elle se veut en dehors du groupe de ses camarades déjà marquées par l'impureté, en opposition avec l'univers dans lequel elles se meuvent, animaux dociles, au moins en apparence, domptés par Madame l'institutrice. Elle vit dans une solitude matérielle radicale, symbole d'une solitude foncière, essentielle. En même temps, nous la voyons désireuse de communication, attendant quelque chose ou quelqu'un qui effacerait ce « lugubre décor » et comblerait l'abîme creusé mystérieusement en elle par un rêve constant. Dès le début, nous la voyons se heurter à la déception : ses compagnes ne s'entretiendront pas comme à l'accoutumée tout près d'elle, tapie dans la haie. Et « c'est Madame qui paraît tout à coup sur le seuil de la cuisine... » (19 ; 1269)²².

qu'une ébauche, l'ébauche d'une création hideuse, avortée, à l'extrême de l'être... ». Et encore : « Qui oserait nier que le mal ne soit organisé, un univers plus réel que celui que nous livrent nos sens avec ses paysages sinistres, son ciel pâle, son froid soleil, ses cruels astres ? Un royaume tout à la fois spirituel et charnel, d'une densité prodigieuse, d'un poids presque infini, auprès duquel les royaumes de la terre ressemblent à des figures ou des symboles. Un royaume à quoi ne s'oppose réellement que le mystérieux royaume de Dieu, que nous nommons, hélas ! sans le connaître ni même le concevoir... » *Les grands cimetiers...*, 81-82.

²² Désormais, les chiffres mis entre parenthèses, à l'intérieur même du texte, renvoient à l'édition Le livre de poche 1977 puis à l'édition de la Pléiade.

Hostilité ambiante

Après nous avoir décrit le **pays** de Mouchette (c'est un bois, ou plus exactement un taillis de quelques hectares, stérile ou à l'horrible fécondité qui configure les lapins aux rats), son **village** (minuscule hameau qui appartenait autrefois à un immense domaine, morcelé par la suite : univers en train de se rapetisser, de se défaire, de se rabougir, moignon de village habité par des moignons d'hommes), sa **maison** (à la charpente faite de poutres volées, elle aussi en train de se défaire, où tout cède et s'effondre, bordée d'une mare croupissante), Bernanos nous la montre en proie à une menace généralisée de la nature de son pays : le vent grossit, la pluie tombe en rafales, faisant entendre sur le bois mort le bruit — écho dérisoire — du feu sur du vrai bois : tout grésille et crépite ; la nuit s'épaissit, tout chuinte et hoquette. Mouchette affronte le danger **courageusement** d'abord, elle se met à courir, mais le sol s'écroule sous ses pas, les branches la blessent au visage, elle tombe, se relève et poursuit **désespérément**, fonçant tête baissée ; elle tombe une deuxième fois et, après avoir perdu son fichu abandonne une galoche à la boue gourmande. Alors, sautillant et pleurant de rage (cf. 12 ; 1270), elle se comporte comme elle le fera plus tard, lorsque, envahie par la tentation du suicide, elle se mettra « à piétiner sur l'étroite plate-forme en gémissant, ainsi qu'une bête prise au piège » (174-175) ; 1342).

Désorientée aussi bien dans l'espace que dans le temps, elle n'atteint qu'un semblant de sentier : chemin de mort, tracé par des bottes de bois mort que tirent, chaque hiver, de vieilles femmes. Elle n'en peut plus, cesse la lutte, paraît consentir à l'hostilité active de son milieu. Toutefois, le fait même de sa lutte courageuse, désespérée, le surgissement hors de son milieu a valeur de victoire et de condamnation.

Il convient de souligner certaines comparaisons qui témoignent de l'admirable cohérence de l'imaginaire bernanosien. Ces quelques pages où nous avons vu Mouchette aux prises avec la nature, s'arrachant de toute son énergie à elle, puis reprise par elle, s'achèvent sur l'image d'un vent violent, omniprésent, soulevant une colonne de feuilles mortes « aussitôt rabattues par les trombes d'eau » (25 ; 1272). Or, il semble que nous ayons là le reflet négatif (repris plus bas dans le torse nu d'Arsène, sur qui ruisselle l'eau, le tout vaguement éclairé par « le reflet du foyer

presque mort » (38 ; 1279)) d'une image rencontrée quelques pages plus haut : « Il n'y a plus rien que le grand peuplier à peine visible dans le ciel, et qui fait le murmure d'une source » (19 ; 1269). L'eau murmure, elle est une source vive, elle ne ruisselle plus, ne tombe plus en trombes ; la colonne qui se perd dans le ciel n'est plus faite de feuilles mortes ou du torse d'un homme ivre semblable à une dangereuse flamme, mais elle est le jet du fût vivant d'un arbre à peine visible : il symbolise le grand rêve qui habite Mouchette et dont elle ne peut avoir conscience. Il faudrait lire ici les dernières lignes du roman en ayant présente à la mémoire cette image, que nous avons déjà rencontrée dans un précédent article, à propos du *Journal d'un Curé de campagne*²³. C'est le thème de la mort où se profile, en filigrane, le thème de la vie.

Rencontre d'Arsène

Nous l'avons vu, Mouchette aspire obscurément à entrer en relation, à communier avec quelqu'un qui ne soit pas n'importe qui. Et voici soudain Arsène, jeune homme, braconnier de la région. Elle aimerait voir son visage caché dans les ténèbres ; ce besoin de présence à moitié frustré la laisse néanmoins paisible, n'était l'imperceptible fêlure de la voix. Fêlure redevable, peut-être, à l'ivresse ou, sans doute, à quelque chose de beaucoup plus profond. Et pourtant, au sein de cette nature toujours plus agressive et angoissante, où, à mille indices, on s'aperçoit que la mort se rapproche davantage, Arsène apparaît certainement aux yeux de Mouchette comme un sauveur possible. Elle n'est que regard porté sur lui et dans son épuisement « elle prend sans y songer la main de son compagnon » (30 ; 1274) qui l'entraîne à l'intérieur d'une hutte pour qu'elle se sèche et se réchauffe un peu. Bien qu'il existe entre elle et lui un certain nombre de points communs : tous deux se sentent, se veulent des hors-la-société du village qu'ils détestent (cf. 34 et 43 ; 1276 et 1281), tous deux aiment à provoquer les autres ; tous deux passent des heures à épier et se sentent tout autant traqués, Mouchette continue de rester méfiante ; son instinct la met en garde contre un danger inconnu. Elle se protège, dans le silence et

²³ Voir *Les Echos de Saint-Maurice*, t. 3, n° 1, 1973, surtout pages 42-44.

l'immobilité (cf. 35 ; 1277), d'un Arsène qu'exalte l'alcool. Un fil secret vient relier étroitement la **boisson**, la **flamme** qui « éclate tout à coup dans la fumée » (32, 1275) et se reflète pour ainsi dire dans le torse puissant et nu du braconnier, « couleur de cuivre », le **rêve délirant** d'Arsène qui évoque un cyclone (analogue à celui dans lequel, selon lui, ils se trouvent présentement) où tout semble cuire, fumer, bouillir et s'évaporer, un vrai « temps d'homme » (34; 1276) digne du besoin de grandeur épique qu'il ressent en lui ; son **ivresse**, non dénuée de noblesse (cf. 33-34 et 107 ; 1276 et 1310-1311) et la menace **d'explosion** : « Tu ne te doutes pas que t'as les fesses juste au-dessus de ma provision de cartouches. Hein, ma belle, quel saut » (35 ; 1227)²⁴. Puis, Mouchette est comme heureuse de pouvoir aider Arsène : avec lui, elle tisse les mensonges nécessaires pour tromper les représentants de l'ordre, qui traquent celui qui rappelle à la fillette « ces bêtes fauves dans leur cage » (38 ; 1278).

On a l'impression que l'hostilité exilieuse du milieu ambiant (la nature aussi bien que les personnes) se trouve mystérieusement relayée par le rêve, le mauvais rêve d'Arsène soulevé par le feu de l'alcool et qui pénètre en Mouchette. Si elle demeure méfiante, elle ignore absolument la vraie nature du danger qui la guette. Méfiance instinctive : « Mouchette voudrait répondre, par politesse, mais un instinct beaucoup plus fort que sa volonté lui impose le silence » (35 ; 1277) qui porte peut-être sur la violence physique qu'elle pourrait subir ; mais, plus obscurément, plus inconsciemment encore, elle porte sur la violence spirituelle en vertu de quoi le grand rêve qui l'habite à son insu risquerait de se laisser fasciner et entraîner par sa contrefaçon, son reflet, et s'identifier avec lui. Souvenons-nous des réflexions du curé d'Ambricourt : « Le monde du péché fait face au monde de la grâce... »

²⁴ Nous retrouverons ces cartouches. Laisée seule un moment, dans la cabane, Mouchette entendra « deux détonations nettement détachées, bien qu'assourdis par la distance » (39 ; 1279). Puis, au retour d'Arsène, une autre détonation, rien qu'une, ce qui entraînera l'homme à faire éclater, de colère, la bouteille d'alcool contre le mur (cf. 41 ; 1280). Plus tard, on apprendra qu'il avait dynamité la rivière sur plus de onze kilomètres (cf. 132 ; 1322). Enfin, l'image s'intériorise. Tout à l'heure, l'alcool absorbé était comparé à un « jet de plomb fondu » qui descend dans la poitrine de Mouchette. Maintenant, c'est la tentation suprême du désespoir sous la forme de la question « à quoi bon ? ». Question qui se pose « au-dedans d'elle, informulée, ainsi qu'une mine qui éclate dans l'eau profonde et dont l'oreille n'a perçu que le sourd grondement... » (175-176 ; 1343).

Rapprochement et éloignement

Après avoir quitté la cabane — laissant Mouchette à sa solitude attentive et à ses souvenirs d'enfance —, Arsène revient, la main blessée. Il la soigne, à sa façon, avec une sorte de courage sauvage. « Du bout de ses doigts détremvés de salive, il saisit la braise écarlate. Elle a juste la dimension de la blessure. Il la pose délicatement, sans hâte, souffle encore. » (42 ; 1280) Mouchette se tient à ses côtés, éclairant de la lampe de poche, mais surtout contemplant le visage de son compagnon, « tout tendu vers une image mystérieuse », comme recueilli (43 ; 1281). Elle éprouve alors la violence d'un sentiment dont elle ignore tout et la manière de l'exprimer.

Ils quittent le repaire et, pour la seconde fois, marchent l'un derrière l'autre, lui devant, elle suivant son compagnon, tout occupée à ne pas le perdre de vue (cf. 45 ; 1282). Bien que désorientée à nouveau (« ils quittent sans cesse les chemins »), Mouchette a finalement confiance, la nuit est comme clarifiée (cf. 45 vgl. 29 ; 1282 vgl. 1273). Si, lors de la première marche, la fillette tombe à deux reprises, victime des branches, des souches et de la boue, maintenant, sur un autre plan certes, c'est Arsène qui va « tomber » de haut, à deux reprises : les hommes manquent à son attente et à son appel. Duploux, à qui il demande sans doute une aide : « Ce gars-là n'est pas ce que j'avais cru » (45 ; 1281). Mathieu, le garde-chasse : « Ce n'était plus un domestique que j'avais devant moi, c'était un homme qui me cherchait » (51 ; 1285) se révélera décevant : il va s'appuyer sur la loi, se cacher derrière elle pour mener impunément et triomphalement son désordre : « ... Tu ferais mieux de laisser Louisa tranquille, un bon conseil que je te donne. J'aime pas qu'on se mette en travers de moi, question de femmes. — Vous faites un drôle de garde assermenté, que je lui répons » (52 ; 1286). En fait, lui aussi attend quelqu'un. Mais personne ne répond à l'appel. Mouchette est présente, certes, d'ailleurs il lui parle maintenant comme à une égale (cf. 45 ; 1282), mais elle ne parvient pas à le « regarder en face, bien en face, comme un homme » (47 ; 1283). Là, il se trompe sur la qualité de sa déception : « Vous autres femmes, vous ne pouvez vous passer de grimace » (48 ; 1283). Une fois encore, et comme malgré elle, Mouchette se méfie, elle perçoit instinctivement une sorte d'incompatibilité entre elle et lui. Les voici dans une autre cabane : Mouchette la connaît celle-ci (alors qu'elle ignorait jusqu'à l'existence de la première). Il

veut y faire un feu abondant et clair (tandis que le premier feu était maigre, éphémère et enfumé). Il n'est plus relié à l'alcool et au rêve mortel dont s'enivre Arsène, mais à la vie, au « feu de la vie » de Mouchette qui a l'inflexible éclat du diamant, au cœur noir de la misère. L'ultime profondeur de l'être de Mouchette est à la fois adamantin et fragile comme une tige de cristal (cf. 46-47 ; 1283)²⁵. Si au moins Arsène pouvait l'épargner en se taisant. Mais non, il se met à lui raconter un nouveau mensonge, un nouveau « rêve » : « Je crois que j'ai tué un homme » (48 ; 1284). Mouchette déjà entraînée par l'évocation du cyclone, émerveillée par la force et le courage du jeune homme et l'estime qu'il lui témoigne, s'ouvre sans défense. Elle croit enfin rencontrer un être humain, un homme digne de ce nom : en fait, elle ne sera victime que d'une ombre, d'un rêve (cf. 107 ; 1311).

Arsène ment²⁶, mais ce faisant il met irrémédiablement Mouchette en route pour la grande aventure qu'elle devra mener toute seule. A la dernière chute du braconnier (il tombera victime d'une crise d'épilepsie qui le rendra semblable à un « enfant mort » (cf. 62 ; 1290) correspond la dernière chute de Mouchette dans la mare, qui fera d'elle un enfant, vivant dans la lumière bruissante de joie.

Admiration et écroulement

Toutes les puissances de vie, d'attention, de tendresse qui habitaient Mouchette, deviennent contemplation ardente d'un visage humain, du premier visage humain qui lui soit donné de regarder réellement (cf. 57 ; 1288) et il lui apparaît fraternel, complice, « aussi familier que le sien » (58 ; 1288). C'est comme si elle recevait la révélation d'elle-même, dans ce qu'elle a de plus noble, de plus grand, de plus fort : une Mouchette non seulement méconnue, mais ignorée des autres autant que d'elle-même, dont cependant elle portait en elle une aveugle intuition.

²⁵ On se souvient que la vraie voix de Mouchette, non pas celle qu'elle s'impose toujours pour se cacher, parlant et chantant « de gorge », la voix qui l'exprime tout entière, est agréable à entendre, fragile, limpide, surgissant des profondeurs d'une nuit magique, impénétrable (cf. 14-15 ; 1267).

²⁶ « Rêver c'est se mentir à soi-même, et pour se mentir à soi-même, il faut d'abord apprendre à mentir à tous. » *Un Crime*, Pl. 860.

Elle se voit enfin dans le miroir qu'est le visage d'Arsène : « un double mystérieux de son propre visage, mais plus cher mille fois » (59 ; 1289). Instant béni, où tous deux, l'un par l'autre, émergent bien loin au-dessus des boueuses ténèbres de leur univers quotidien. Le visage d'Arsène « tenait aussi à l'aise dans son regard » que le couteau — son unique trésor « trouvé un soir sur la route » (57 ; 1288) — dans sa paume²⁷. Mouchette parvient à se libérer de l'univers carcéral de la misère qui tendait à lui faire croire que l'homme aimé doit ressembler à des « acteurs de cinéma » (57-58 ; 1288) et qui, par l'image qu'il lui offre de l'amour, provoquait en elle une insurmontable révolte physique. Davantage encore. Le masque de l'ivresse ne suscite plus la haine, au contraire, il permet l'épanouissement en elle de l'instinct maternel, une tendre compassion. Elle continue de contempler son ami avec une humble tendresse, une admiration qui le grandit : en fait, elle le voit de bas en haut, tandis que lui la considère de haut en bas, fragile oh ! combien et menacée, bientôt écrasée par le poids du mauvais rêve dont il l'accable. Lui-même en est la première victime²⁸ : « il tombe d'une pièce, terriblement, comme un arbre » (61-62 ; 1290), foudroyé d'une crise d'épilepsie. La grandeur que Mouchette avait cru contempler en Arsène ressemble maintenant à « un enfant mort ».

Amour et mort

Mouchette croit son ami mort et elle s'étonne de sentir dans sa main la merveilleuse légèreté de cette tête²⁹. Alors, un élan d'amour s'empare d'elle comme une flamme vive, un jet cristallin de lumière : « et tout à coup elle chanta » (64 ; 1291).

Tout à l'heure, il lui avait été donné de **voir** son être profond dans le visage d'Arsène. Maintenant, elle **entend** son propre mystère : il est pur

²⁷ Bernanos nous avait déjà appris que Mouchette avait l'habitude de ramasser « dans les creux d'ombre, dans les ornières mille choses précieuses que personne ne voit, qui sont là depuis des années » (16 ; 1268).

²⁸ « Ce qui pèse dans l'homme c'est le rêve... » *La Joie*, Pl. 615.

²⁹ Visage d'enfant comme celui de Mouchette, dont Madame avait l'habitude de dire : « Une si petite figure qu'elle tiendrait dans le creux de ma main » (94 ; 1304).

chant d'amour, pur élan, pur don³⁰. Le silence d'Arsène, la distance qu'établit son évanouissement, une certaine absence donc permet l'envol libre et gracieux de l'intime, qui se livre à l'être aimé. Et cela s'accomplit de façon soudaine.

Une lecture attentive de ces pages fait apparaître l'insistance mise par Bernanos sur le caractère imprévisible de l'événement : voyez les expressions comme « tout à coup », « le temps d'un éclair », « à c't'heure », « brusquement » ; nous percevons le monde de la réalité profonde qui fait irruption, et pratique une brèche dans l'univers du quotidien et du superficiel. Brèche par où s'engouffre un torrent de lumière ou de ténèbres, dans lequel, mystérieusement, se plonge l'homme en vertu d'un choix qui s'enracine bien au-delà d'une perception consciente.

Mouchette, à son insu, naît à un monde encore inconnu, celui de l'amour vrai. Mais, enfant de la misère, elle ne connaît ni les idées, ni les mots, ni la musique qui seraient susceptibles d'exprimer la nature de ce désir intime qui l'exalte. Aussi ne peut-elle utiliser — du moins le croit-elle — que les paroles et la musique de certains chants d'amour souvent entendus avec dégoût, où tout est tristement profané : « C'est un air de danse (...). Jusqu'alors, elle ne l'avait écouté qu'avec répugnance... » (64-65 ; 1291). La **parole** extraordinairement noble de Mouchette est contrainte de se livrer à travers le **langage** qu'on lui offre : langage profondément vulgaire et vicié, qu'elle parvient pourtant, le temps d'un éclair, à transfigurer.

Voici que Mouchette et son grand rêve coïncident ! Si bien que Arsène, revenu à lui, se sent comme mystérieusement traqué tout à la fois par la jeunesse, l'enfance c'est-à-dire la grandeur, la vérité de l'être de Mouchette et par le surgissement tout aussi puissant de son mauvais rêve à lui, qui prend de plus en plus forme et se met à traquer, à son tour, la pauvre Mouchette. « Il épie la fille entre ses cils mi-clos » (67 ; 1293), l'observe surnoisement. Ils s'apprêtent à quitter la cabane

³⁰ Cette voix « pure (...) un peu tremblante, d'une extraordinaire fragilité (...) mystérieuse » c'est tout son être, dans ce qu'il a de plus grand, de plus vrai, de plus inconnu, de plus secret. Chanter revient alors à se donner, comme en rêve, corps et âme, à triompher des ténèbres ambiantes, et à s'en purifier : « Elle écoutait monter son chant avec une humble ferveur, il rafraîchissait son corps et son âme, elle eût voulu y tremper ses mains » (66 ; 1292).

et Mouchette « prend docilement la main de son étrange ami (...). Elle a mis dans ce geste naïf toute la ferveur dont son cœur est plein » (68 ; 1293)³¹. Et voici que, sans le savoir ni sans le vouloir, elle replonge Arsène dans son mensonge où elle-même se trouve comme immergée, incapable de discerner clairement les ténèbres de la lumière. Arsène connaît alors le soudain envahissement d'une force mystérieuse : Mouchette se voit prise au piège de celui qui a l'habitude de dire qu'il sent le gibier (cf. 70 ; 1294) et la pauvre misérable fait, inconsciemment, une ultime déclaration d'amour : « Monsieur Arsène, (...) j'aimerais mieux me tuer que de vous nuire. » (71 ; 1295).

Le feu, qui était en relation symbolique avec la vie même de Mouchette, s'éteint peu à peu : les braises noircissent une à une et finissent par s'écrouler dans la cendre (cf. 74 ; 1295). Arsène devient invisible, il n'est plus qu'une **ombre** sans plus de visage, « une voix suspendue dans la nuit » (72 ; 1295) qui tente un aveu : « J'ai toujours eu de l'estime pour toi », sur la nature duquel Mouchette ne se trompe pas. La **parole** d'Arsène est morte, il n'a que le **langage** qu'elle déteste instinctivement. Ainsi le grand rêve de Mouchette se reflète dans le mauvais rêve d'Arsène, comme le geste de son amour dans celui, lamentable, du viol qu'elle subit.

Vers la grande route miroitante

La nuit et le sol boueux semblent avoir, une fois encore, raison de Mouchette : elle est reprise par eux, « elle y disparaît presque tout entière » (75 ; 1296). Nous retrouvons le même mouvement que plus haut : après avoir lutté courageusement, puis désespérément contre l'hostilité omniprésente de la nature, elle avait glissé dans « cette résignation instinctive, inconsciente qui ressemble à celle des animaux » (24 ; 1271). Tapie dans une touffe de genêts, elle repense aux derniers événements, sonde du regard et de l'ouïe les ténèbres où rôde Arsène. La douleur qu'elle éprouve touche à « la racine de la vie ». Douleur totale, dont elle ignore, bien sûr, la signification : elle a été trahie

³¹ Nous nous souvenons que tout à l'heure ce geste elle l'avait accompli « sans y songer » (30 ; 1274).

dans l'estime, la confiance, l'admiration, l'attente, l'amour qui l'illuminaient et la réchauffaient intérieurement. Elle ressent une sorte d'écœurement fait d'angoisse informe et de désespoir (cf. 76 et 86 ; 1297 et 1301).

Soudain, une fois encore, elle se dresse, écoute et s'éloigne sans oser d'abord « tourner le dos à la cabane invisible » (77 ; 1297)³², suit un sentier guidée par le bruit de l'eau, se laisse glisser et « dès qu'elle a senti sous ses semelles le sol plus ferme, une force irrésistible la jette droit devant elle ». Dans un dernier sursaut, elle se met à courir et trouve la « grande route » mouillée qui lui semble infinie, sorte d'immense fleuve. C'est que la vraie Route — et nous savons l'importance de ce thème chez Bernanos, symbole de liberté, d'espérance et de vie — qui la conduira hors de la misère en pleine lumière et en pleine vie, ce sera le minuscule étang fait de l'eau d'une source vive. Car « contrairement à ce que croient généralement les moralistes, la vraie misère n'a pas d'issue dans le crime, elle n'a d'aboutissement ni dans le mal ni dans le bien, la vraie misère n'a pas d'issue. La vraie misère des misérables n'a d'issue qu'en Dieu »³³.

Il faudrait pouvoir continuer la lecture de ce roman. Mais celle accomplie de la première partie, suffit, semble-t-il, à saisir quelque chose des intentions de Bernanos. Il voudrait nous aider à mieux lire dans la vie des hommes, dans notre propre vie ; à le faire avec les yeux de la foi,

³² Après la mort de sa mère, son père reviendra de l'estaminet où il a passé, comme d'habitude, toute la nuit à boire. Mouchette se tiendra devant lui, immobile, le regardant, puis elle ressent « le sentiment instantané, presque foudroyant, qu'elle risque le premier pas, le pas décisif vers son destin » (117 ; 1316). Elle sortira à tout jamais de la maison, puis du village curieux mais indifférent ; et enfin de la vie qui n'était plus que silence empoisonné, solitude déchirante et mort.

³³ Cité par A. Béguin, *op. cit.*, 186-188. — Nous retrouvons le thème du fleuve en deux circonstances. Lorsque chez elle, Mouchette se rappelle, douloureusement, Arsène ; l'image de celui-ci « flotte incertaine, ainsi qu'une épave, au fil de son rêve » (92-93 ; 1303). Puis, après avoir quitté définitivement la maison, elle va sans but précis d'abord, et Bernanos écrit : « son rôle n'est plus que celui d'un enfant fourvoyé parmi des hommes affrontés dans une lutte mortelle. Le crime, comme l'amour, n'accueille pas un si chétif fardeau. Le grand fleuve noir et grondant qui l'a portée un moment la rejette dédaigneusement sur la grève » (120 ; 1317).

de l'espérance, de la charité qui seules sont capables de nous introduire au cœur de l'homme, créé non pas à l'image des moralistes ou des psychologues mais à l'image de Dieu, d'un Dieu qui aime fortement et tendrement sa créature, si misérable soit-elle, qui ne cesse de la suivre, de l'appeler, de l'attirer, de lutter pas à pas avec elle au sein des plus épaisses ténèbres. « C'est une manière de trouver Dieu que d'essayer d'entrer dans le sens de ce qu'il veut accomplir au milieu de nous, de découvrir que nous sommes ouvriers avec lui d'un monde merveilleux où le corps du Christ se construit, où le Verbe de Dieu, par qui tout est proféré dans l'existence, ressaisit toutes choses par l'Incarnation pour les conduire à leur fin. C'est une manière de trouver Dieu que de réaliser que notre vie prend son sens dans la mesure où elle est accordée à ce dessein de Dieu et où elle se découvre comme vocation, c'est-à-dire comme service de quelque chose qui en vaut vraiment la peine. Alors les réalités humaines et les réalités divines se rejoignent puisque c'est à travers les tâches humaines elles-mêmes que nous travaillons à la réalisation du dessein de Dieu. »³⁴

Gabriel Ispérian

³⁴ J. Daniélou, *Contemplation, croissance de l'Eglise*, 18.